

L'autre appartement

Extrait de mon livre « Abords du Réel » p ; 15

Pendant des années, j'ai été intrigué par un rêve récurrent. Toujours la même structure : je me rendais soudain compte que j'avais un autre appartement que celui dans lequel je logeais. Cette révélation m'angoissait : mais enfin, quelle dépense inutile ! Je paie donc deux loyers ? Ou encore : je suis propriétaire de deux appartements et j'en laisse donc pourrir un quelque part. Il me fallait me rendre compte sur place.

J'ai mis très longtemps avant d'aboutir à cette analyse toute simple : cet autre appartement, c'est la place de l'inconscient, c'est-à-dire le lieu de ce que j'ai oublié, se présentant sous cette forme : j'avais oublié que j'avais... On remarquera que cela ne donne aucune indication sur le contenu de cet inconscient. C'est juste la perception que cet endroit existe, comme lieu de l'oubli. Cela entraîne un double sentiment : l'angoisse d'oublier (car ça me coûte) et la curiosité : il faut aller y voir.

Je revenais dans un appart à moi dans lequel je n'avais pas mis les pieds depuis longtemps. Ça m'affolait, car je paye le loyer – ou : je l'ai acheté et il ne me sert à rien. De plus, il était dans un état lamentable. Des tas de trucs sales et assez indéfinis traînaient partout. Je sais que je le partage avec S. D'ailleurs, le voilà. Je lui parle de mon envie de quitter, de me faire remplacer dans la colocation, ou la cohabitation, ou la copropriété. Il baisse la tête, soucieux, mais pas spécialement préoccupé. C'est moi qui suis angoissé. En plus, je me demande en silence : et pourquoi me suis-je embarqué dans cette histoire avec S. ? Je visite un peu toutes les pièces. C'est assez grand. Tout est encombré de choses sales. Puis je discute avec l'ami M. ; en fait, c'est avec lui la co-quelque chose. Dans une chambre, contre une vieille armoire, se dresse mollement un matelas dégueulasse, tel qu'on peut en trouver sur les trottoirs, couche de quelque clochard improbable. J'essaie de le déplacer, je crois...

Donc, cet autre appartement, j'en rêve souvent. Ce n'est jamais le même, c'est toujours « l'Autre », comme dit Lacan de l'inconscient : c'est le discours de l'Autre. Évidemment, je paie un deuxième loyer pour rien. Évidemment, ce sont les dettes impayées de l'inconscient.

De sales choses venant de choses sales, notamment des matelas, des lits venant de scènes primitives, de contrats primitivement passés dans le passé. Je n'ai pas encore tout exploré, c'est sans fond. L'appartement est comme un prolongement de l'image du corps, donc c'est comme si j'avais un Autre corps, un Autre moi-même, ça, que j'avais oublié et qui se rappelle de temps en temps à ma mémoire. Je paye par le symptôme, par le fait même de payer. Le matelas dressé prolonge lui aussi l'image du corps : par métonymie, il représente un phallus comme une chose sale et molle, sentiment de culpabilité et d'impuissance qui menacent. Dans cette histoire, j'aimerais bien me faire remplacer par un autre. C'est déjà l'autre appartement, alors si en plus j'étais un autre, ce serait bien agréable. Voilà la description même du processus du refoulement : « c'est pas moi, c'est l'autre ». Ainsi le dit la dernière notation du rêve : *j'essaie de le déplacer, je crois*, par laquelle je mets en pratique ce que Freud appelait un déplacement, un mode de refoulement par lequel un affect va se placer sur un autre objet que celui, gênant, qui l'avait engendré.

D'où l'interprétation que je peux donner à présent de la succession des amis avec lesquels j'ai le sentiment d'être en colocation : ce sont des images de moi-même comme autre, l'autre moi-même oublié, au même titre que l'autre appartement.

Quand je parle de refoulement, cela veut dire qu'il y a là des représentations qui ne me plaisent pas et que j'ai remises pour les oublier. Par exemple ce matelas sale, qui me ramène à l'époque où je n'étais pas encore propre, comme on dit, ainsi qu'au regard courroucé de ma

mère me montrant une alèze souillée de pipi. Il y a de quoi, en effet, vous ramollir l'enthousiasme. L'évocation du clochard traîne dans son sillage le subtil jeu de mots qu'aimait à m'adresser mon père : « tu es beau et mien » : mine de rien, cela indiquait la place de sans domicile fixe qu'il m'assignait. Voilà pour les représentations refoulées, que je viens cependant revisiter.

Est-ce cela un Réel ? Non, en aucun cas, car tout cela se décrit et s'interprète aisément. Alors y-a-t-il là un Réel, quelque part ? Oui, absolument. On le repère dans les notations floues qui parsèment le récit de mon rêve : *Des tas de trucs sales et assez indéfinis traînaient partout, tout est encombré de choses sales*. Il ne me vient même pas à l'idée de décrire cela précisément : c'est impossible. Voilà la définition du Réel.

Freud employait le mot *das Ding*, la Chose, avec raison puisque sans le savoir, sans la moindre référence à Freud, j'emploie spontanément ce mot. Aucune description d'objets ne me vient, bien qu'il soit clair qu'il y ait des choses : seul se présente l'adjectif qui peut les qualifier : sale. Voilà déjà un indicateur à retenir, un des indices de ce que nous sommes au bord du Réel : là se tiennent des choses sales, comme ce matelas et, en outre, les choses qui ne sont plus descriptibles comme peut l'être le matelas, mais qui restent sales. Sans doute est-ce par glissement métonymique que cette saleté en vient à recouvrir ce qui reste impossible à décrire.

L'interdit porté sur les choses sales vient recouvrir *l'impossible* d'en apporter une représentation.

Peut-on arriver cependant à le décrypter, ce Réel, en prêtant attention à des éléments du rêve non encore déchiffrés ? Voyons cela.

Pourquoi S., pourquoi M. ? Que font-ils là ? L'ami M. a le même prénom que l'un de mes frères. Il peut s'agir d'une allusion au viol dont j'aurais pu être victime de la part de mes frères ou de l'un d'entre eux. J'ai longuement développé cette hypothèse dans mon précédent ouvrage, *Scène primitive*. Là, il y a un Réel : j'ai des indices, mais aucune idée sur la réalité des faits. *Impossible* de savoir. J'ai cependant un doute à propos de choses sales qui auraient pu se passer, dont je sais à présent qu'elles sont *interdites*.

Le matelas sale pourrait aussi être lu dans ce sens, sans que soit effacé pour autant le sens précédemment trouvé (le phallus mou). L'inconscient est tapissé de ces couches qui se superposent sans s'annuler les unes les autres. Une question va dans ce sens : *pourquoi me suis-je embarqué dans cette histoire avec S* ? Cela donne l'idée d'un contrat que j'ai accepté mais dont je me rends compte après-coup qu'il m'a entraîné trop loin. Un viol n'est pas un contrat, évidemment, mais cette notation pourrait être l'indice de quelque chose qui aurait commencé comme un jeu, donc avec des règles, mais qui aurait dérapé à un moment donné. Je peux donc dire que cette question revient à celle que je pose ici théoriquement : j'ai été embarqué dans une histoire, ce qui suppose contrat, écriture, donc représentations refoulées, mais j'ai oublié non seulement l'histoire, mais aussi le pourquoi : là se tiendrait un Réel. Par « le pourquoi » j'entends la cause, c'est-à-dire l'instrument même permettant de raconter des histoires, le langage. L'histoire est agencement de mots dont on peut avoir oublié la mise en ordre, tandis que là, il n'y a tout simplement pas de mot. Le langage se présente comme une sorte de contrat : pour se faire comprendre de l'autre, il faut en passer par un pont commun, construit et accepté par les deux parties. Ce pont se compose d'un matériel, les pierres du lexique et d'une loi de combinaison, les arches de la syntaxe.

Le matelas sale me fait aussi penser à un autre contrat imposé, supposant paroles et actes que j'ai été contraint d'accepter : les lavements imposés par ma mère sur le matelas de son lit. Ma mère ne m'expliquait rien. J'entendais parfois : « aujourd'hui, lavement ! ». Je ne savais pas pourquoi, je savais juste, par expérience, que ça allait être douloureux. Comme de bien entendu, je suis victime mais je me sens coupable, redevable de ce loyer en trop, de cette

copropriété en trop qui reste à me tourmenter... N'est-ce pas aussi ma mère qui avait un autre appartement en prenant mon corps pour le sien ? La merde est évidemment de l'argent : la valeur que ma mère me réclamait, le loyer qu'elle réclamait et qu'elle venait prendre de force dans mon corps quand je ne pouvais pas payer, pour cause de constipation imaginaire. Tout cela remet en mouvement ces pensées refoulées. J'ai le souvenir de ces lavements, je n'ai donc aucun doute à ce sujet. La question est : ne se sont-ils pas constitués en support de ce viol impossible à identifier, l'ultime message indéchiffrable, celui qui serait supposé écrire le Réel ? Au-delà du souvenir des lavements flotte l'indécidable *valeur* de viol de cet acte. N'est-ce pas sur cela que je ne cesse de payer le loyer ? Sur une valeur, certes, mais une valeur indécidable quant à son montant, ce qui renforce son caractère Réel : impossible d'en décider. Voilà ce qui échappe au contrat que, par ailleurs, j'avais été contraint d'accepter. En conséquence, la valeur inscrite dans les annales se manifeste aussi discrètement que possible en questionnement d'une homosexualité résiduelle. Dans cet appartement oublié, je ne rencontre que des amis hommes : S. ou M., c'est avec l'un *ou* avec l'autre que j'ai passé ce fameux contrat de colocation. C'est l'un *et* l'autre que je convoque dans mon souvenir. Cela fait partie des idées désagréables que je préfère oublier. Mais cela, ce n'est pas le Réel, c'en est la conséquence en termes de représentations refoulées. Ils sont deux, comme mes frères et, de ce fait, ils pourraient bien en être la représentation. Le Réel d'une mémoire inscrite, mais jamais écrite, suscite le refoulement des représentations écrites ultérieurement, dont on peut supposer qu'elles ont eu un rapport. Je distingue ici l'inscription comme trace indéchiffrable et l'écriture, mémoire lisible, même s'il faut pour cela la décrypter.

Voici une variante que je cite ici pour indiquer l'extraordinaire champ des possibles quant à la mise en scène :

Avec toute la famille, mon frère, ma belle-sœur, on a loué un appart, je crois que c'est à Limoges, mais c'est à Tours. Il y a des clochetons, des vieilles rues ; un endroit où l'on prépare la fête de cette ville avec des chars, comme pour un carnaval. Mais nous allons chercher la maison que nous avons louée. Je suis chargé d'explorer, et je trouve le chemin. Pour y arriver, il faut traverser le hall d'un centre commercial, avec des portes vitrées. La maison est située de l'autre côté de ce centre. L'ayant repérée, je fais demi-tour et dis à mon frère qu'il suffit de traverser ce hall avec la voiture ; c'est un break, il le fait venir en marche arrière à l'intérieur du centre commercial.

Juste à cet instant, un bon nombre de petites personnes font mouvement pour entrer dans le centre commercial. La police arrive et le leur interdit assez méchamment. Ces policiers ressemblent aux soldats de Napoléon III avec leur bonnet en tronc de cône. Je vais prévenir mon frère, car je ne sais pas, du coup, si on peut traverser en voiture. Mais c'est trop tard, il a déjà entamé la manœuvre. Je lui signale cependant à la fenêtre que les flics sont là, alors il fait très vite.

Pour en sortir, il faut faire un virage assez serré, en marche arrière et ça touche une barrière en plexiglas, sans la casser, ça plie un peu, et je dis : stop, stop, stop...! On s'arrange.

Arrivés à la maison, un couple est là, qui nous fait visiter. C'est un peu étrange : ils restent là et on mange avec eux à midi. Je ne sais même pas si on va faire un tour à Tours. Pour je ne sais quelle raison, j'ai enlevé mon pantalon, je ne sais plus où, et je l'ai perdu. Restant ainsi sans pantalon, j'ai mis un gros manteau, plutôt une canadienne. On revient le soir et on discute avec ce couple. Le monsieur dit « il faut manger ». Ils nous invitent à dîner. Je dis qu'ils nous ont déjà invités à midi, ils ne vont pas encore nous inviter le soir ! Une grande discussion s'installe à ce propos. Finalement, ma famille décide de partir, bien que ce soit un peu tôt, mais bon. Personne n'a donc dormi là, ce n'était pas une location de Weekend. Ça

n'a aucune importance. On rassemble toutes les affaires. Je récupère un jeu dans le salon. La dame arrive et je lui demande : c'est à vous ou c'est à nous ? Ah non, c'était à eux ; voilà donc plusieurs objets que j'ai remballés croyant que c'était à nous, alors que c'est à eux. Je leur restitue leur bien, j'étais de toute bonne foi. Ma famille est déjà partie. Je suis le seul à m'être attardé à cause de ces trucs que j'avais emballés à tort. Le couple dit : faut penser à vos fringues dans la machine à laver – mes parents avaient lancé une lessive.

Je sais que, malgré mon absence de pantalon, je n'ai pas confié de vêtements à laver. Je les range en me demandant si mon pantalon va être là. Je sais que je l'ai un peu taché, sans avoir trouvé nécessaire de le donner à laver. Pendant que je range tant bien que mal les affaires, on me rend pourtant mon pantalon. Derrière la porte, j'entends que ces gens sèchent nos affaires encore humides avec un sèche-cheveux.

Je vais retrouver la famille.

Quand je m'en vais, en remontant, je traverse une grande place noire de monde, sur laquelle passent des chars ; c'est très chouette. Je ne vois que les trois derniers chars. Je vais retrouver mes parents et je leur dis que, plutôt que de rester chez les gens, on aurait mieux fait de venir voir la fête, c'était très bien.

L'« autre appartement » est devenu ici une autre maison, apparemment une location de week-end où nous ne restons même pas une journée. Le couple qui nous reçoit ne se contente pas de louer la maison, ils nous invitent à manger et ils lavent notre linge. Autrement dit, sous cette forme « autre », il s'agit tout simplement de mes parents et de ma maison d'enfance.

D'ailleurs, je dis que je suis avec mes parents mais ils ne m'apparaissent dans aucune image du rêve. Le couple loueur, lui, apparaît, mais sans trait distinctif, ne ressemblant à personne que je connais. En revanche, je reconnais bien leur injonction « il faut manger », pour l'avoir trop souvent entendue dans mon enfance, où manger n'était pas un plaisir mais une obligation. Enfin, lors du départ, je confonds mes affaires et les leurs. C'est bien le problème de l'identification de tout enfant à ses parents : il cherche à récupérer un « jeu », c'est-à-dire un « je », et souvent il se trompe, il ne fait que reproduire celui d'un père ou d'une mère.

L'épisode du pantalon perdu, sans que je sache comment, sans que je l'aie confié à laver, ressemble tout à fait à un épisode très ancien, qui est arrivé à tout le monde : un « accident » de pipi. À cet âge tendre, on ne donne pas son pantalon à laver : maman s'en occupe spontanément, quitte à le sécher au sèche-cheveux lorsqu'on est en déplacement et qu'une lessive n'est pas possible sur place. Je sais que je l'ai taché... Ça oui, je n'ai pas pu passer à côté. La canadienne que je mets par-dessus, comme une sorte de compensation, je la reconnais bien, c'était celle de mon père, qu'il m'a d'ailleurs donnée quand j'ai atteint l'adolescence.

On appelle donc ça un « accident ». C'est le mot qui m'est venu spontanément pour décrire l'affaire, qui pourtant n'est pas dans le rêve, sauf à l'état du souvenir de la tache. Le rapprochement associatif se fait donc aussitôt avec l'accident évité de justesse lorsque mon frère conduit la voiture en marche arrière à travers le centre commercial. On aura noté l'insistance avec laquelle je dis « stop » à mon frère. On aura reconnu l'épisode de viol supposé, déjà dévoilé dans le rêve précédent. De fait, c'est le fond quasi permanent de tous mes rêves depuis que j'en suis arrivé à cette supposition de viol, comme si c'était bien le fond, en effet. L'accident en question, un possible rapport sexuel, aura mis en jeu la castration car, comme dans le cas des lavements, j'ai été mis en position féminine : la conduite par mon frère se déroule « en marche arrière ». On risque autant la castration par un accident de pipi – à la suite duquel les parents vous font honte – que par un accident plus sexuel. La voiture est en effet un break, c'est-à-dire un « cassé », autant dire un « castré », car dans ma famille personne n'a jamais possédé ce type de voiture. Il faut donc bien que ce mot soit là pour quelque chose. Je peux donc traduire : mon frère conduit la castration. D'ailleurs, lorsque j'ai

raconté ce rêve de vive voix à une amie, j'ai commis le léger lapsus transformant « plexiglas » en « sexiglas ».

Cet épisode se passe au travers des vitres du centre commercial : rien de plus transparent, n'est-ce pas, que cette façon de masquer l'obscurité de la chose ; rien de plus transparent non plus. En effet, les flics napoléoniens interdisent l'entrée aux « petites personnes » : autrement dit, aux enfants. Pourquoi ont-ils besoin d'être napoléoniens ? Parce que mon père était petit et s'appelait Léon : le nabot-Léon. Ce n'est pas la première fois que l'inconscient me fait ce coup-là. Je sais que le rapport sexuel est interdit aux enfants et particulièrement dans le cadre de la famille, ce dont le père est censé se porter garant. Mais l'interdit se déplace sur le souvenir lui-même, qui ne peut plus réapparaître que sous une forme voilée. Il se déplace d'autant plus que le dévoilement laisse entendre une complicité entre mon frère et moi : je le guide, quand même. Cette occurrence reste problématique. Est-ce parce que j'aurais souhaité ce rapport, et que ce rêve ne serait que la mise en scène de ce souhait ? Est-ce parce que, le rapport ayant été subi, j'aurais souhaité qu'il ne le soit pas et que j'en sois le guide, transformant imaginairement le passif en actif ? Est-ce parce que, face à une menace de flics parentaux, il a été commandé de ne surtout rien dire, et même d'oublier ? Menace véritable, ou menace que je me suis imaginée afin d'oublier cet épisode, d'oublier ce désir ? Ou d'oublier qu'il n'est que fantasme ?

Je n'ai pas les moyens d'en décider. Le rêve me donne des éléments. Il y a des représentations et leur déchiffrement est assez aisé pour moi, compte tenu de ma longue fréquentation de l'inconscient. Toutefois, ces représentations sont insuffisantes en ce qui concerne le noyau autour duquel elles tournent, que je ne peux qualifier que de Réel : ce qui reste impossible à déchiffrer, notamment quant au caractère de réalité ou d'imaginaire de la chose. Non parce que ce serait un chiffrement particulièrement sophistiqué, mais parce qu'il n'y a eu aucun chiffrement.

Alors les chars, le carnaval ? Peut-être ne sont-ils là que pour indiquer que tout cela n'est que mascarade, ou qu'une mascarade est nécessaire à dissimuler le sérieux de la question. Cette notation, présente au début et à la fin du rêve, l'encadre, comme si une boucle se fermait après tout un parcours. Cela m'évoque un cartouche encadrant un texte de l'ancienne Égypte indiquant que, à l'intérieur, il s'agit d'un nom propre. On peut aussi penser aux clés des caractères chinois, petits signes indiquant l'appartenance à une catégorie de vocabulaire : les hommes ou les animaux, les sentiments ou les objets tranchants, etc.

Ainsi le carnaval pourrait être à lire comme un panneau signalant le caractère masqué de ce qui est encadré. Je dis à mes parents qu'ils auraient mieux fait de venir voir ça plutôt que de rester chez les gens, c'est-à-dire... Chez eux. Avec le recul, je pourrais me dire, au sujet des marches arrière de mon frère, que j'aurais souhaité que mes parents ne ferment pas les yeux sur tout ce cirque que j'ai contribué moi-même à dissimuler. Du moins, qu'ils me prêtent un peu plus d'attention, car je ne peux m'empêcher d'associer sur la moitié de mon prénom : richar. L'inconscient a souvent de ces approximations...

Cela me ramène à la ville censée fournir le décor, Limoges ou Tours. Le décor aussi peut faire office de cartouche, en indiquant quelle signification globale il faut attribuer à tout ce qui se place en ce lieu. Si j'ai beaucoup fréquenté Limoges à l'époque où je vivais dans la Creuse, je crois bien n'avoir jamais mis les pieds à Tours. J'en déduis qu'il faut simplement y entendre un tour¹, une boucle ponctuée par l'apparition des chars au début et à la fin. La précision « vieille ville » indique que ce voyage est un tour dans le passé. Quant à l'évocation de Limoges, il se pourrait bien qu'elle ne soit là que pour rappeler un lieu d'où j'ai été limogé.

¹ Voir plus loin, une analyse topologique de la boucle : *Topologie de la coupure*, p. 195

L'autre appartement, l'autre maison, l'autre famille même : autant de modes sous lesquels se cache le lieu de l'inconscient, c'est-à-dire le refuge de pensées refoulées. Ce n'est cependant pas le critère du Réel. Ce dernier est inconscient, certes, mais pas parce qu'il a été refoulé. À partir de ce que j'ai amené comme matériel, pour le moment, le Réel se repère comme flou et imprécision dans les descriptions, témoins directs d'une absence de représentation et incertitude quant à la qualité à accorder à ce que les interprétations tournant autour dévoilent. Si je le trouve cependant dans des rêves comme ceux-ci, c'est après l'avoir repéré d'une autre manière, que nous allons découvrir à présent.

Discussion ayant lieu huit ans plus tard sur face book, à partir de la publication de serge Didelet :

Serge Didelet

1 h ·

Rêve et répétition

A l'instar de Carl Gustav Jung qui fit un rêve similaire, qu'il relate dans son autobiographie (« Ma vie »), je fis plusieurs fois de suite le même rêve insolite et déstabilisant : au sein même de mon village (je vis en milieu rural montagnard), je découvrais qu'il y avait un hameau habité qui m'était complètement étranger, et je m'étonnais de ne pas connaître ce lieu, lequel, après renseignements pris, avait toujours été là, depuis l'origine du village. En outre, il me semble que - compte-tenu de sa récurrence - ce rêve fait symptôme, il veut me dire quelque chose. Je l'avais raconté à mon (regretté) analyste, c'était en 2013, trois ans avant sa disparition tragique. Ce que j'en disais, c'était que ce hameau mystérieux était le représentant d'une composante apocryphe de ma personnalité psychique, un continent chaotique et archaïque, comme un clin d'œil du « ça » ; lequel, comme ce petit hameau, était déjà là, à l'origine de tout.

-
- **Serge Didelet** Il y a pire, comme endroit? Pas vrai?
- **Richard Abibon** oui, chez moi , c'est "l'autre appartement , ou "l'autre maison" dont j'ai toujours su l'existence mais que j'avais oublié.

Serge Didelet Ah oui? Tu me fais réaliser que l'autre appartement, je l'ai rêvé aussi et plusieurs fois. C'est quoi, cet objet autre?

- **Richard Abibon** de l'inconscient? bah : il pense tout seul. de temps en temps il se rappelle à moi. en général pour me dire des trucs de sexe et d'inceste.

Serge Didelet Par conséquent, tu es d'accord avec mon interprétation à la "six-quatre-deux"?

- **Richard Abibon** bien entendu !

Serge Didelet Ah je suis rassuré !

- **Richard Abibon** je trouve merveilleux de voir qu'au delà de nos différences nos structures se recouvrent. et tu n'es pas le premier à faire état d'un truc comme ça : un lieu de vie oublié, présent depuis l'origine, et qui se rappelle à nous de temps en temps.
moi, c'est ce que j'appelle faire théorie : quand, de la pratique singulière (en psychanalyse, il n'y en a pas d'autre) se dégage une structure commune dont on peut dès lors faire l'hypothèse qu'elle est universelle.

Serge Didelet **Richard Abibon** tu as écrit sur ces "lieux oubliés"?

1

- **Richard Abibon** ensuite au niveau du contenu, j'ai dit : sexe et inceste, je peux préciser Oedipe et castration. il suffit de voir les rêves des gens qui publient sur ma page pour voir qu'en effet ça ne cesse de tourner là autour.
ça a beau être la même chose c'est tout le temps passionnant de voir les formes singulière que ça prend.
- **Richard Abibon** **Serge Didelet** si j'ai écrit là dessus ! je passe ma vie à ça. et à faire des vidéos !
- **Richard Abibon** et je suis pas le seul : tout ceux qui écrivent leurs rêves sur ma page.

Serge Didelet **Richard Abibon** sur les lieux oubliés et qui resurgissent lors du rêve, je ne parle pas d'une façon générale...

- **Richard Abibon** là je parle d'une autre forme : l'usine, le théâtre, tout ce qui fabrique de la représentation : https://www.youtube.com/watch?v=_DJ4i70Omkl

Modifier ou supprimer



YOUTUBE.COM

cours aux chinois 6 la représentation du sujet

[cours aux chinois 6 la représentation du sujet](#)

- **Mary de Paris** Pour moi, l'autre appartement, surtout s'il est accolé au mien (d'appartement) c'est le système du sujet- autre que j'ai en communication, par rapport à mon rêve . (analyste, proches, collègues etc)
- **Richard Abibon** <https://www.youtube.com/watch?v=YqC1hJWvXD4>

Le symbole du sujet

- **Richard Abibon** **Mary de Paris** oui, chez moi aussi, c'est une autre version que je développe justement dans ces deux vidéos.

Christine Dornier J'ai moi aussi un autre appartement dans mes rêves, il revient de temps à autre.

Serge Didelet C'est troublant...on en reparlera demain...bonne soirée.

Christine Dornier

Un rêve: J'habite dans mon appartement rue J.W où se déroule une réunion de copropriété. Une jeune femme blonde, plutôt mignonne vient me voir et me dit "nous ne pouvons pas nous partager le reste de l'appartement du voisin X parce que nous devons savoir ce que tu en penses, est ce qu'il y a quelques choses de non partageable à cet endroit là?" Nous devons faire nos déclarations par téléphone pour pouvoir amorcer la réunion. Alors je lui propose de monter chez moi, nous montons au 7ème étages sur la terrasse. Quelqu'un à étendu du linge, ce qui nous protège un peu du soleil mais pas forcément du vent. Nous nous asseyons sur une chaise, je sors mon téléphone, je n'ai plus beaucoup de batterie. Je sais pas trop comment entrer dans le site. Je dois mettre un login et un mot de passe alors la fille m'aide à trouver ce qu'il faut. La télévision est allumée, nous la regardons pendant nos recherches. Avec le linge étendu la terrasse ressemble à une espèce de petite cabane, nous sommes bien, comme dans un cocon. Je rentre à l'intérieur de l'appartement pour chercher un papier pour trouver le bon mot de passe qui nous échappe depuis notre arrivée sur la terrasse. Je me rends compte de la présence d'une odeur de renfermé, comme si ça avait été mal aéré. Dans une pièce au fond, sombre ou j'aperçois un casque de rafting (en fait au réveil je me rappelle plus d'un casque de football américain) avec un grand siège en forme de ballon en mousse blanc et noir et une sellette de parapente. Je me dis que mon ex est gonflé, il n'a pas tout repris avec lui en partant. Je reviens vers la fille et j'essaie de la questionner pour comprendre pourquoi une part de cette appartement me reviendrait, parce que cet homme, le voisin, je ne le connais pas. J'habite même plus dans l'appartement dont il est question, j'habite ailleurs, cet appartement je le loue à quelqu'un d'autre. J'ai envie que le soleil arrive alors je desserts un peu les serviettes de toilette qui sèche. Un grand coup de vent me fait craindre que je mette en inconfort la fille que j'accueille. Je demande à la fille si le vent la gêne, elle dit trop rien mais fais mine que c'est gênant alors je réinstalle toute les serviettes le long. Au loin on voit une deuxième tour. C'est dans cette tour où il y a mon appartement. Je m'installe à côté d'elle est je termine la déclaration pour pouvoir régler l'affaire.

La rue J W est la rue dans laquelle j'ai effectivement acheté en vie de veille un appartement suite à ma séparation d'avec mon ex-mari. Ce rêve utilise cet appartement situé au 7ème d'une tour quasi jumelle de celle du côté impair de la même rue, afin de me regonfler côté phallus perdus: lorsque mon ex m'a quitté, mais aussi plus anciennement ma propre castration. Je ne mesure que dans l'après coup de mon rêve comment en compensation de cette perte, mon phallus, je me suis payée le luxe du 7ème Ciel, cocon construit de haute lutte et maîtrisé dans son entièreté par moi, j'ai joué toute seule de la bourse sans mec à mes côtés.

Dans mon rêve, se partager l'appartement du voisin X me fait associer à l'idée de laisser un Y de côté. Ici l'appartement du voisin n'est autre qu'une de mes représentation de mon fils au sein de mon inconscient qui lui, serait représenté par la co-propriété. Avant le partage, tous ces copropriétaires autant d'avatars de moi viennent consulter le moi qui est sensé savoir si "il y a quelques choses de non partageable à cet endroit là" Donc si je me résume deux représentations bien contradictoires séjournent au sein de mon inconscient. D'abord l'idée que je ne veux rien garder de mon ex dans ma copropriété, je me dis en effet qu'il est rudement gonflé de ne pas avoir tout emmené lors de son départ, la sellette de parapente témoigne de ce qu'il a laissé: mon fils. Ensuite l'idée que je me garderai quand même bien un petit phallus à disposition parce que inséparable de ma structure: mon fils.

Le linge mis à sécher sur ma terrasse m'a fait penser au linge que ma mère étendait dans le jardin lorsque le soleil était de la partie. J'aimais jouer petite à apercevoir le soleil dans la fente mise au jour entre deux serviettes. Le souvenir du bien être que je me suis construit dans cet appartement rue J W n'est pas sans me rappeler mon bonheur enfantin, je m'y suis construis ma cabane à moi, toute seule.

Seule? Pas toute à fait, j'ai un siège confortable sur lequel me reposer, celui en forme de ballon blanc parsemé de losange noir comme un rappel ostentatoire du sexe de ma mère. A cet époque je me suis en effet reposé sur elle pour garder mon fils les jeudis soir, soir de bringues au centre ville. Sans elle je me voyais esclave de ma condition de mère, sous le jou

de ce petit d'homme m'interdisant l'accès festif à d'autres de mon âge. Deux faces d'une même bande en local: l'envie de couper le cordon d'avec ma mère et d'avec moi-même pour accéder à moi femme point de vu global de ma bande de Moebius à Moi.

L'ouverture onirique sur la deuxième tour, celle où je réside aujourd'hui vient à la suite d'une bourrasque. Cette bourrasque vient déranger la fille qui est avec moi, avatar de moi on se le rappelle. Je pense que le dérangement trouve sa racine dans cette idée qu'un jour mon petit oiseau s'est envolé: ma castration au sens premier du terme, puis la succession de pertes de ma vie, mon ex, idée que je puisse maîtriser les représentations de mon fils, etc... toutes forgées sous la cisaille castratrice. Et me voilà ha-biter une nouvelle grande tour, l'histoire de ma course au phallus continue.



vendredi 31 janvier 2020

[Ricia Patricia](#)

C'est un de ces rêves qui m'a marquée. Un rêve qu'on pourrait appeler communément un cauchemar, celui d'un autre lieu qui m'appartient.

Je suis dans un petit village ancien, des ruelles, des maisons de pierres grises et là une porte plutôt basse.

Je rentre, sans savoir pourquoi, je sais juste que je dois y aller et j'arrive dans une sorte de vestibule, assez clair et agréable, une baie vitrée laisse passer lumière et chaleur, un banc m'invite à m'asseoir.

Un homme est là, de toute évidence, il me connaît et me donne une grande clef en métal ouvragé.

"Bienvenue chez vous!" Dit il

Je suis surprise et pense : Ah oui! j'avais oublié que j'étais propriétaire.

Cela me donne un sentiment mêlé de satisfaction et d'inquiétude. Que vais je faire de tout cela ?
Je décide de visiter le lieu.

Je pousse une porte en bois, devant moi une petite pièce aux murs de pierres apparentes, sobre, presque austère, au centre, juste un banc et une table de bois, rectangulaire. Je pense qu'avec quelques aménagements je pourrais en faire une pièce agréable.

Je vois au fond de la pièce une deuxième porte plus grande, plus épaisse, de bois très ancien.

J'avance, j'hésite un peu, j'appréhende, sans savoir quoi, je finis par la pousser.

Il fait très sombre, je ne vois pas, j'avance doucement.

Et là stupeur! Je suis dans une église, assez petite, sans ouverture, plutôt lugubre.

Des bancs de prière sont alignés, des éléments lourds de bois sculpté, disposés un peu partout.

Je suis mal à l'aise, l'ambiance est pesante. Je vois devant, au loin, près de l'autel, des personnes de dos, vêtues de noir, des femmes. Elles ne se retournent pas et je ne le souhaite pas.

J'ai peur de voir leurs visages, peur de ce que je pourrais y voir, sans comprendre ce qui m'inquiète. Je pressens que c'est un enterrement mais je ne veux pas trop regarder. Je ne veux pas me faire remarquer, je marche sur la pointe des pieds jusqu'à la petite porte latérale. Je dois sortir d'ici vite, je m'y sens mal.

Lorsque j'ouvre, la lumière m'éblouie, cela me rassure d'abord, mais très vite l'angoisse me rattrape, car je me retrouve dans le petit cimetière accolé à l'église. De vieilles tombes plus que centenaires, je fais quelques pas sur un chemin étroit et réalise que là c'est pire encore que dans l'église. L'angoisse est terrassante. Je dois me sauver.

Pour ressortir, je dois repasser une à une par chaque les étapes, revenir sur mes pas. Point d'autres issues.

L'église, la petite pièce, le vestibule, enfin dehors...je retrouve l'apaisement petit à petit, dans la ruelle.

Une autre nuit, J'y reviendrai, mais resterai dans le vestibule et la petite pièce, avec une peur et un désir mêlé d'ouvrir la grande porte pour voir si les femmes sont encore là. Je ne le ferai pas.

Puis une autre nuit encore, j'irai juste dans le village me promener, je passerai devant la porte sans avoir envie d'y rentrer. Avec la sensation que tout est là toujours en cet autre endroit qui m'appartient. Une certaine acceptation apaisée. Plus besoin d'en découvrir ou d'en vérifier quoi que ce soit.

Ces différents rêves sont espacés sur plusieurs années. Y retournerai je encore ?

Je pense que non mais qui sait ?!

Merci d'avoir pris le temps de lire.

Ma lecture du sens que j'y trouve va suivre.

Lecture de ce rêve d'un autre lieu.

Je comprends ce lieu donc, comme l'image d'un contenant de ma vie psychique inconsciente, accessible par moments, oubliée à d'autres.

Un lieu divisé en 4 parties, dans une dimension chronologique et spatiale, il faut passer par l'une, pour arriver à l'autre.

La représentation d'un inconscient structuré.

Une métaphore du déroulement de la vie, un déterminisme inscrit inconsciemment, de là d'où je viens, jusqu'à là où je finirai. Une castration du temps qui avale la vie jusqu'à l'ultime castration de l'être.

Une sorte de rappel prémonitoire d'une mort irreprésentable. Du vestibule à la tombe.

En premier, ce vestibule, baigné de lumière et de chaleur, avec cet homme à la clef, qui me connaît, qui m'attend, moi je ne le connais pas encore. Ce début de rêve correspond à la représentation d'une scène primitive, imago paternel qui garde la clef/phallus du vestibule utérin. Cela se déroule dans un sentiment ambivalent de désir et d'inquiétude. Je désirais être propriétaire, mais cette possession découverte, ma présence là, m'embarrasse, plombée de culpabilité d'un désir incestueux.

C'est du trop, « que vais je en faire ? »,

La curiosité et le désir titillés, poussée d'aller y voir, c'est avec un peu d'angoisse que je pousse la première porte. Comme une enfant derrière la porte de la chambre parentale.

Une pièce ancienne aux murs de pierre, un inconscient nouveau-né, encore assez vide, un banc, une table, une lourde porte obstruant le vide du passage. Autant d'éléments phalliques, vestiges d'une toute puissance infantile.

L'angoisse redouble et la lourdeur s'accroît avec cette deuxième porte, épaisse, que j'ouvre avec appréhension.

Il n'est pas facile de voir, le refoulé est difficile à contacter.

L'église me surprend, aujourd'hui je suis non croyante, mais c'est une déconstruction intellectuelle que j'ai dû opérer, car jusqu'à mes 15 ans j'ai subi le poids d'une éducation religieuse. Cela a marqué ma construction de sujet, que je le veuille ou non, inconsciemment cela se fait entendre, dans un poids culpabilisant.

Et quelle culpabilité ! Le message est clair.

Ces visages de femmes, imagos maternels, que je ne voudrais voir, c'est la castration féminine que je refuse de voir et par là, la mienne. Je comprends une cérémonie funéraire, un deuil à faire, je ne regarde pas, ces femmes qui prient, et ce cercueil phallus va partir. C'est un homme qui est mort, je le sais.

Tentative d'échapper à l'angoisse, elle me rattrape toujours, jusqu'au trou final, celui de la mort. Un homme au départ désiré et un autre à la fin mort, cela me questionne.

Pourquoi la mort ?

Et c'est là, dans un moment inattendu que les images et associations arrivent : mon grand père maternel, avec qui j'avais tissé des liens forts, est décédé prématurément quand j'avais 2 ans et demi. Totale incompréhension, absence de mise en mots, de cette « disparition », vécue au sens propre.

J'attendais de le voir, quand j'accompagnais ma grand mère au cimetière, « on va voir papy ! » me disait elle. Le bloc de granit, me laissait sans mot, face à l'impensable absence, associée à l'effraction des visages familiers devenus étrangers par l'émotion du deuil.

Visages troués de sens, des femmes autour de moi, mère, tantes, grand-mère, autant de femmes en noir.

Cet événement traumatique s'est télescopé, s'est intriqué avec la découverte de la différence des sexes propre à cet âge, dans un tissage des fils d'angoisse de castration et de ceux d'angoisse de mort, trauma refoulé dans un même mouvement.

La mort, ritualisée par la cérémonie religieuse, la lumière éblouissante, sont autant d'imaginaire qui viendrait étayer l'horreur de l'impossible représentation de la mort réelle.

Comme celle de ces dos en noir, qui soutiendrait l'impossible absence de visage.

La mort comme symbolique de la castration.

Le trou du cimetière que je refuse de voir, en me « sauvant », en revenant sur mes pas, j'y préfère finalement le trou du visage des femmes.

Je repars ainsi, abandonnant cet autre lieu, progressivement, de rêve en rêve et de me savoir mortelle, préfère le manque d'avoir plutôt que la perte d'être.

Cheminant, en connaissance du lieu, et de ma finitude, de ma solitude d'être séparé et manquant, dans les ruelles du désir de cette promenade dans ce village.

Ce travail de lecture de ce rêve a pris son temps. Les associations sont venues, des images aussi, des sensations mêmes enfouies au plus profond de ma mémoire. Celles de ce grand-père, de son visage, de ses bras, de ses mains qui me portaient sont revenues à moi, jusqu'à la sensation du touché de ses cheveux crépus, accompagnées de l'émotion qui n'a pu s'exprimer au moment de sa mort, ni depuis plus de 40 ans.

La lecture des rêves potentialise mon travail d'analysante. Et vice-versa.